



— Avez-vous des nouvelles? demanda Turchi. (Pag. 142.)

— Et qu'est-ce que c'est que cette jolie duchesse? demanda Gerald. En ma qualité de *duc*, comme tu dis, tu dois satisfaire ma curiosité.

— Elle est maîtresse de piano... reprit Olivier, tu vois qu'elle déroge furieusement!

— C'est plutôt le piano qui devient très-aristocrate sous ses belles mains... car elle doit avoir aussi des mains de duchesse!... Voyons, conte-nous cela... Que diable! tu es amoureux, à qui feras-tu tes confidences, sinon à ton oncle... à ton camarade?

— Je voudrais bien avoir le droit de vous en faire des confidences... dit Olivier en riant, parce que je ne vous en ferais pas; mais vrai, c'est la première fois que je vois cette jeune fille.

— Mais ces détails sur elle?

— Il y a une madame Herbaut qui loge, ici, au second, répondit Olivier. Tous les dimanches, cette excellente femme rassemble chez elle des jeunes filles, amies de ses filles: les unes sont teneuses de livres ou demoiselles de magasin, d'autres maîtresses de dessin ou, comme la duchesse, maîtresses de musique... Je t'assure qu'il y en a de charmantes; toutes ces braves filles travaillent toute la semaine comme de petits lions, gagnent honorablement leur vie, et s'amuse follement le dimanche chez la bonne madame Herbaut: on joue à des petits jeux, on danse au piano, c'est très-amusant; voilà deux dimanches que madame Barbançon m'a présenté, chez cette dame, et, ma foi...

— Je demande à être présenté à madame Herbaut! s'écria le jeune duc en interrompant son ami.

— Tu demandes... tu demandes... tu crois qu'il n'y a qu'à demander, toi? reprit gaiement Olivier. Apprends, mon cher, que les Bati-gnelles sont aussi exclusives que ton faubourg Saint-Germain.

— Bon, tu es jaloux, tu as tort: d'abord... parce que, vraies ou supposées, les duchesses ne m'affaiblissent jamais, surtout quand elles

sont sages... et puis l'on ne vient pas aux Bati-gnelles pour s'amouracher d'une duchesse. Ainsi, rassure-toi, et d'ailleurs, si tu me refuses, je suis au mieux avec maman Barbançon, je lui demanderai d'être présenté à madame Herbaut.

(La suite au prochain numéro.)

LE DÉMON DU JEU

PAR

HENRI CONSCIENCE.

(Suite.)

En disant ces mots, il s'était approché du gentilhomme pour lui rendre l'amulette. Celui-ci embrassa ses genoux et s'écria d'une voix suppliante:

— Julio, ne me laisse pas dans ce doute terrible! Dis que tu ne me tueras pas. Laisse trouver grâce à tes pieds à l'homme dont le nom est béni par ta mère aveugle!

— Calmez-vous, signor! répondit Julio. Soyez sans crainte pour votre vie: plutôt que de verser une seule goutte de votre sang, je porterais ma tête au bailli en expiation de ma coupable vie... Ma raison s'égare, il fait nuit dans mon cerveau; laissez-moi réfléchir un peu; je verrai peut-être clair dans l'énigme de notre situation; mais, je vous en prie, ne me troublez pas.

Il fit quelques pas en arrière, et, la tête dans les mains, il se laissa tomber sur le bloc de bois qui auparavant lui avait servi de siège. Il y resta très-longtemps à songer sans que le moindre mot vint trahir les émotions qui agitaient son âme.

Pourtant, quelques instants, Geronimo avait fixé sur lui un regard plein d'une bienheu-

reuse attente; mais le visage du gentilhomme finit par s'obscurcir d'un nuage de tristesse mêlée de surprise; il lui semblait que Julio avait fermé les yeux et s'était endormi. Mais il se trompait, car Julio finit par ouvrir les yeux, se leva et dit:

— Maintenant, j'y vois un peu clair; je veux vous sauver, signor; mais il me semble qu'il est inutile que pour cela je sois accroché à la potence. Il faudra que vous preniez patience jusqu'à demain. Il peut être neuf heures du soir maintenant. C'est un peu long, je le sais. Quoi qu'il en soit, il faut vous soumettre à la condition, elle est nécessaire à la conservation de ma vie; demain, au point du jour, je fuis de la ville et du pays. Au moment de mon départ, je vous conduirai hors de cette cave et vous donnerai la liberté. Non, non, n'essayez pas de me faire changer de résolution; le doute pourrait me remettre le couteau à la main! Laissez-moi partir maintenant, signor, et attendez tranquillement votre délivrance...

Geronimo joignit les mains et murmura d'une voix tremblante:

— Oh! merci! merci! je prierai pendant toute ma vie Dieu, pour qu'il te prenne en grâce, comme tu as eu pitié de moi. Je voudrais encore implorer une faveur, un bienfait de ta bonté; mais je n'ose...

— Parlez, signor; que désirez-vous?

— Il y a déjà longtemps que je suis sorti de mon sommeil de mort dans cette sombre tombe: des jours, des semaines, je n'en sais rien. La soif et la faim déchirent mes entrailles; tu as ranimé la vie en moi, par la généreuse liqueur que tu m'as donnée; mais, maintenant, mon corps demande de la nourriture... Ah! une seule bouchée de pain:

— Du pain? répéta Julio avec surprise. Il n'y a rien au pavillon qui puisse servir de nourriture.

Geronimo fixa sur Julio des yeux brillants et pleins de supplication.

— Eh bien, dit Julio, il n'est pas encore tard, je vais sortir pour voir si je trouverai